

1838

Impressions de voyage

Un jeune Breton au pays de Galles

2009

CHEMINS DU PATRIMOINE EN FINISTÈRE

Manoir de Kernault

Carnet d'exposition

Du 4 avril au 8 novembre 2009

1838

«Je vous écrirai ainsi chaque jour, pendant tout le temps que je passerai en Angleterre ; ce sera pour moi une manière charmante de faire mon journal de voyage. Mais je vous prie d'avoir la bonté de conserver mes lettres, afin que je les retrouve à mon retour.»

Théodore Hersart de La Villemarqué à son père,
lundi 1^{er} octobre 1838.

Mémoire d'hier, regard d'aujourd'hui 2009

CE QUI EST INVENTÉ chaque jour dans les cinq sites de l'établissement public de coopération culturelle *Chemins du patrimoine en Finistère* nous fait découvrir, nous émerveiller, nous surprend, nous fait partager...

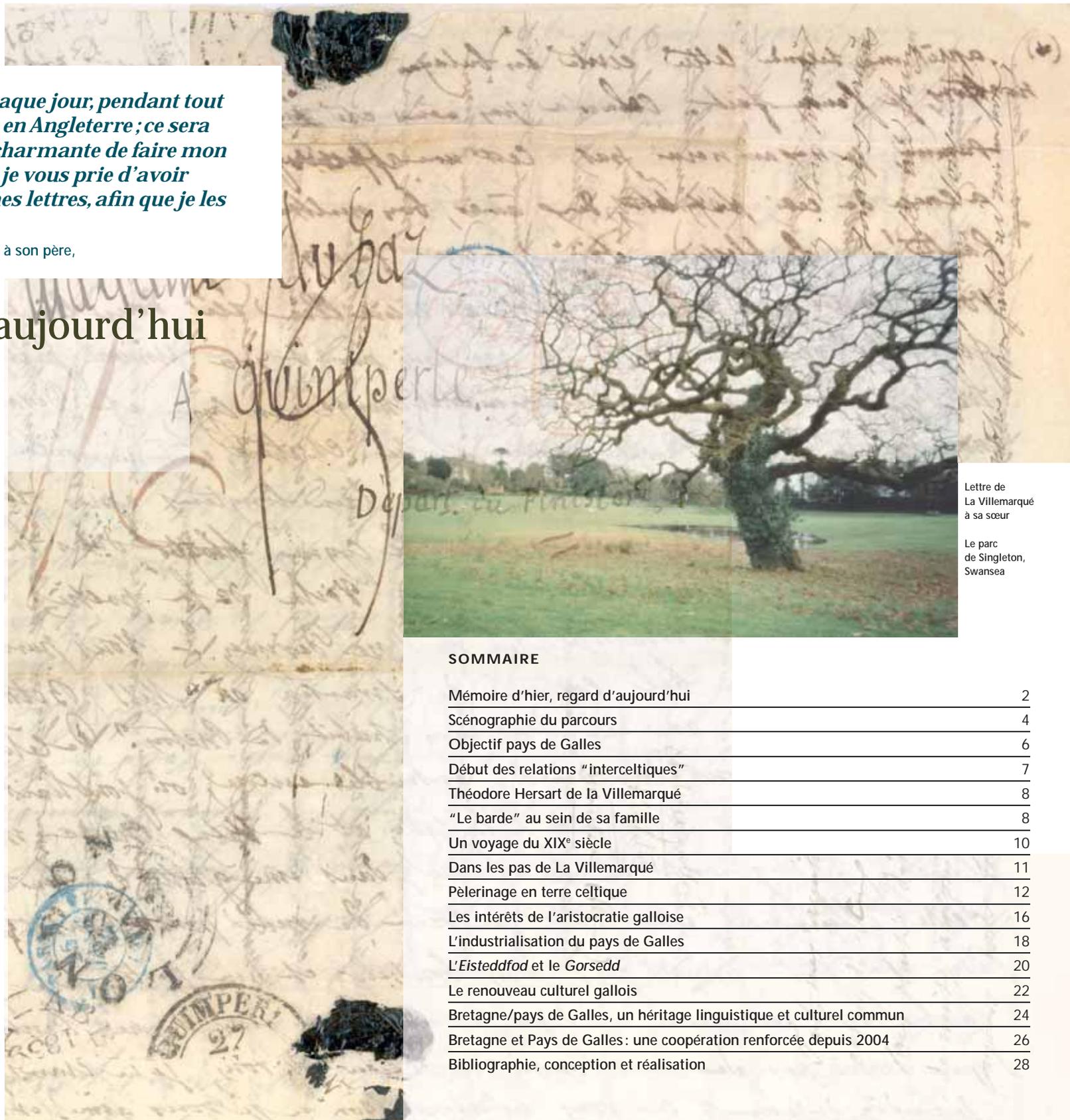
Avec la chronique de ce voyage de 1838 au pays de Galles, nous explorons une forme originale d'exposition, tissant un lien entre une expérience passée et un parcours à vivre aujourd'hui au manoir de Kernault.

En 2009 un jeune carnetiste, Laurent Gontier, part au pays de Galles sur les pas de Théodore Hersart de La Villemarqué qui, 170 ans auparavant, découvrait un pays en pleine effervescence... Le carnet de voyage d'aujourd'hui rencontre la correspondance d'hier. À l'écoute des lettres de l'illustre Breton, nous sommes entraîné à travers les pièces du manoir. Sons et images de deux époques se mêlent et se répondent tout au long d'un parcours alliant poésie et histoire.

Fruit d'un partenariat avec le Centre de recherche bretonne et celtique (université de Bretagne occidentale), "Impressions de voyage" évoque également les liens actuels entre Bretagne et pays de Galles. Avec l'aide du Conseil régional de Bretagne, le présent Carnet d'exposition connaît deux éditions, l'une en français, l'autre en breton et gallois.

Que soient ici remerciés celles et ceux qui ont contribué à l'élaboration de cette exposition et de l'ouvrage qui l'accompagne.

— ARMELLE HURUGUEN
PRÉSIDENTE DE L'ÉTABLISSEMENT PUBLIC
DE COOPÉRATION CULTURELLE
CHEMINS DU PATRIMOINE EN FINISTÈRE

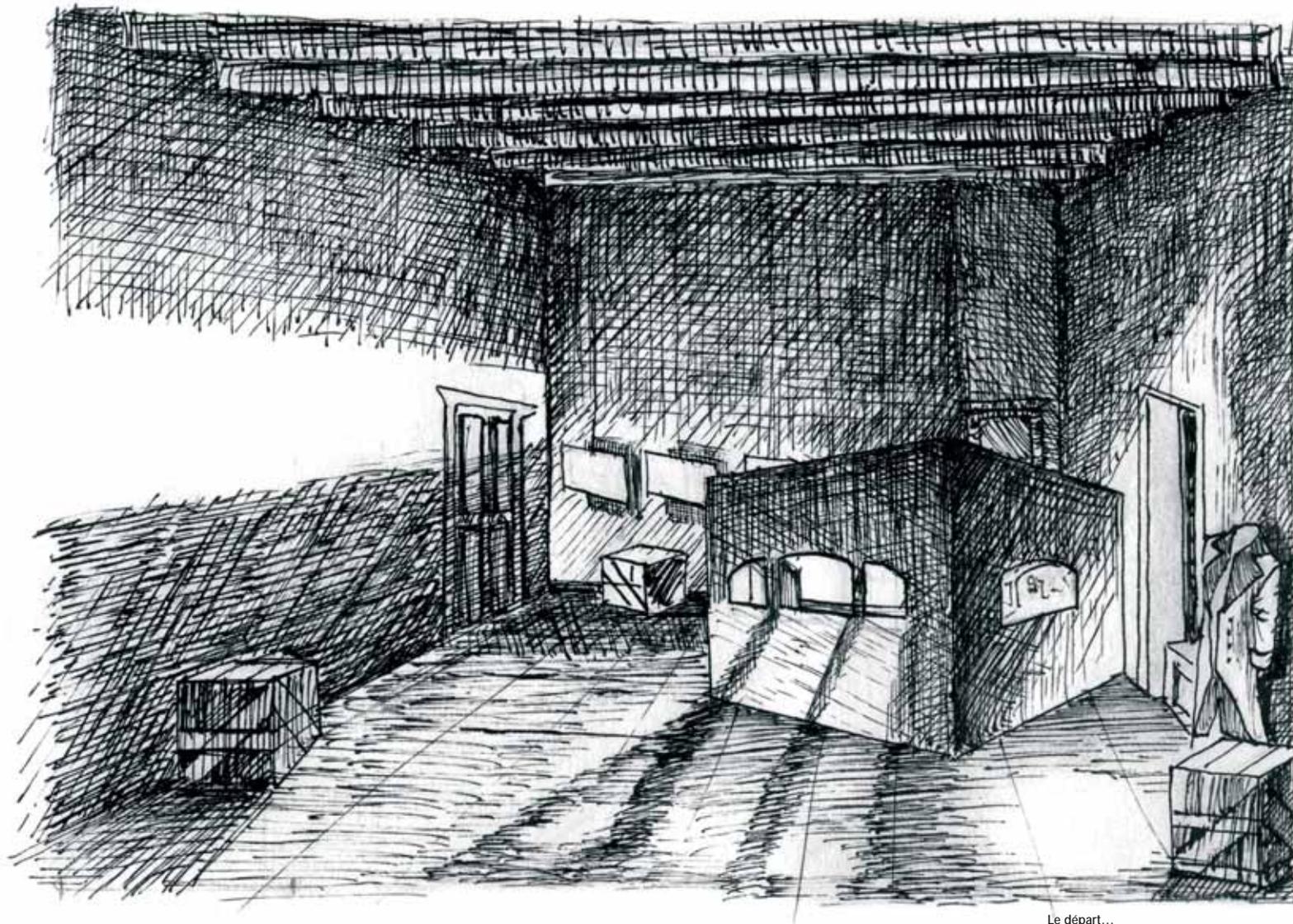


Lettre de La Villemarqué à sa sœur

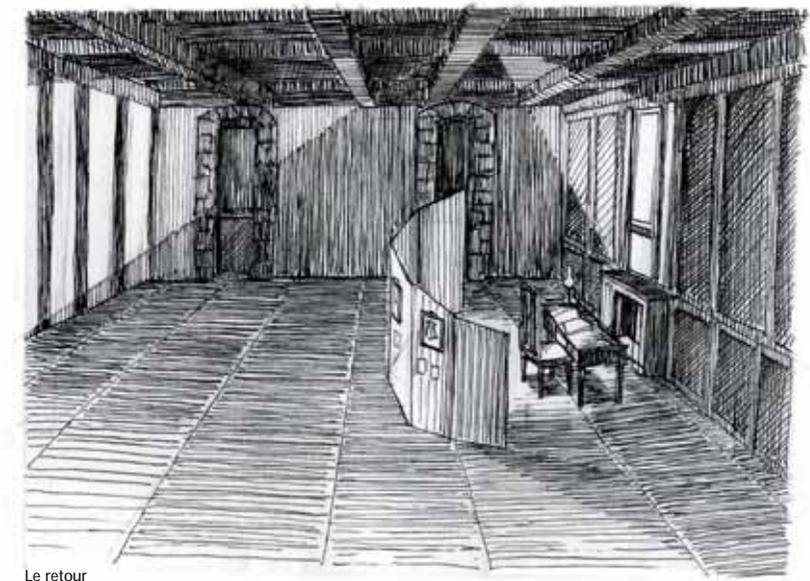
Le parc de Singleton, Swansea

SOMMAIRE

Mémoire d'hier, regard d'aujourd'hui	2
Scénographie du parcours	4
Objectif pays de Galles	6
Début des relations "interceltiques"	7
Théodore Hersart de la Villemarqué	8
"Le barde" au sein de sa famille	8
Un voyage du XIX ^e siècle	10
Dans les pas de La Villemarqué	11
Pèlerinage en terre celtique	12
Les intérêts de l'aristocratie galloise	16
L'industrialisation du pays de Galles	18
L' <i>Eisteddfod</i> et le <i>Gorsedd</i>	20
Le renouveau culturel gallois	22
Bretagne/pays de Galles, un héritage linguistique et culturel commun	24
Bretagne et Pays de Galles : une coopération renforcée depuis 2004	26
Bibliographie, conception et réalisation	28



Le départ...



Le retour

Scénographie du parcours

Le parcours "Impressions de voyage" est porté par la scénographie de Céline Lyaudet. L'espace du logis seigneurial est structuré par des cloisons-cadres à travers lesquelles défilent les images de Laurent Gontier. La sobriété des installations laisse la place à l'imaginaire et met en valeur l'architecture du lieu dans laquelle s'intègre le travail de l'artiste.

"Le départ", dans le grand salon : le visiteur

prend la diligence pour traverser la Bretagne avant de gagner l'Angleterre.

"Le retour", dans la salle haute : le visiteur passe du lieu ouvert des grandes villes à l'intimité du bureau de travail. D'un côté, les images rythmées des villes répondent à la structure du pan de bois. De l'autre, les souvenirs du voyage surgissent dans le creux de la boiserie.

— AURÉLIE LE DÉROFF



Rencontre
avec Lady Guest.
Caves



Matin de l'arrivée en Grande-Bretagne

Objectif pays de Galles

« Nous voici enfin arrivés ; nous avons passé la Severn ce matin et mis le pied sur le sol du pays de Galles ; oh ! le beau pays, mon cher papa ! ce sont, comme en Bretagne, des montagnes, des prairies, des vallées coupées de ruisseaux, de bois, de champs en culture ; mais le paysage est plus grand, plus aéré, plus mouvant aussi ; rien d'admirable comme le vieux château en ruines de Chepstow, qui domine et surveille le pays de Galles. Nous l'avons vu par le plus beau soleil du monde, les eaux qui coulent à ses pieds étincelaient, le ciel était chargé de quelques nuages épars, mais bleu et pur en général ; c'était un tableau superbe. »

Au château de Llanover près d'Abergavenny, le 5 octobre 1838.

EN OCTOBRE 1838, une délégation bretonne, conduite par Théodore Hersart de La Villemarqué, arrive à Abergavenny au pays de Galles pour participer à l'*Eisteddfod*. Ce souci de développer les relations entre Gallois et Bretons doit beaucoup à Le Gonidec, mais aussi à Alexis-François Rio qui, né à Port-Louis en 1797, a passé une partie de son enfance à l'île d'Arz. En 1833, parti au pays de Galles étudier la langue, il s'y établit après son mariage avec Appolonia Jones, de Llanarth Court près d'Abergavenny. Là, Rio, qui se lie très vite d'amitié avec Thomas Price, participe activement aux travaux de la Société des galloisants et soutient le projet d'inviter une délégation bretonne. Après les désistements de Le Gonidec, malade, d'Auguste Brizeux, d'Alphonse de Lamartine, dont la femme Mary-Ann Birch est d'origine galloise, la délégation conduite par La Villemarqué, se composera du Quimperlois Antoine de Mauduit, des Quimpérois Auguste-Félix de Marc'hallac'h et Jacquelot du Boisrouvray, et de Jules de Fancheville, de Sarzeau.

Si l'*Eisteddfod* et le *Gorsedd*, où La Villemarqué est fait barde sous le nom de "Bardd Nizon", demeurent des temps forts, le séjour a aussi un objectif "scientifique" : « envoyé littéraire du gouvernement français », La Villemarqué est officiellement parrainé par le ministre de l'Instruction publique « pour étudier la langue et la littérature galloise, dans ses rapports avec la langue et la littérature bretonne, et pour consulter les manuscrits gallois de la Bibliothèque du collège de Jesus à Oxford. » Avant un bref séjour à Oxford, en février 1839, La Villemarqué passe Noël et le nouvel an à Dowlais, chez Lady Charlotte Guest qui prépare activement l'édition d'un recueil de contes que, à sa suite, on appellera les Mabinigion. La rencontre sera tendue entre deux érudits qui, travaillant sur une même matière, se trouvent en situation de concurrence. À son retour en France, La Villemarqué rédige un rapport de mission qu'il adresse au ministre.

— FAÑCH POSTIC

DÉBUT DES RELATIONS "INTERCELTQUES"

Le voyage de La Villemarqué au pays de Galles, en 1838, est l'aboutissement naturel de relations qui existent déjà entre érudits gallois et bretons. Dès 1825, David Jones, un révérend gallois, est en Bretagne et rencontre une personnalité étonnante, le colonel Le Gentil de Quelern. Militaire de carrière né à Quimper en 1775, ce dernier est aussi un égyptologue reconnu. Parlant l'arabe, il est également bretonnant et, à la tête de la Société académique de Brest à partir de 1832, il sera l'un des défenseurs du principe d'un enseignement bilingue en Bretagne. Aussi quand, au cours de l'été 1829, le révérend Thomas Price entreprend un voyage en Bretagne, il passe par Brest pour rencontrer le colonel de Quelern. Tous deux évoquent alors l'idée d'organiser, dès 1830, à Rennes, une sorte d'*Eisteddfod* bretonne. Thomas Price se rend également à Angoulême où se trouve alors Le Gonidec, chargé par la *Bible Society* de Londres, de la traduction bretonne du *Nouveau Testament*. Une correspondance s'établit entre les deux érudits qui, après les problèmes de traduction de la *Bible*, trouvent une nouvelle motivation dans l'*Eisteddfod* que la société des galloisants d'Abergavenny se propose d'organiser en 1838, pour fêter son 5^e anniversaire.

— FAÑCH POSTIC

Théodore Hersart de la Villemarqué (1815-1895)

THÉODORE Hersart de la Villemarqué partage son enfance entre le manoir familial du Plessix-Nizon, près de Pont-Aven, et Quimper où il est né en 1815. Son père, Pierre Hersart, est député du Finistère en 1815, puis sous-préfet de Quimper en 1822. Sa mère, Ursule Feydeau de Vaugien, “la Bonne Dame de Nizon”, à laquelle il est affectivement très attaché, lui donne le goût des chansons bretonnes qu’il commence à noter sur des carnets dès 1833. Après des études aux collèges de Sainte-Anne-d’Auray, de Guérande et de Nantes, il obtient en 1833 un baccalauréat *es lettres* et “monte” à Paris, bien décidé à s’y faire une place dans le monde littéraire. Très intéressé par l’histoire et la littérature du Moyen Âge, il fréquente assidûment les bibliothèques de la capitale avant d’effectuer un voyage de six mois au pays de Galles et en Angleterre. Il prépare également l’édition d’un recueil de chants populaires, le *Barzaz-Breiz*, qui paraît à son retour à Paris en 1839. Ses travaux lui assurent un renom tant en France qu’à l’étranger, dont témoigne sa correspondance avec Jacob Grimm ou George Sand. C’est le temps des honneurs : après avoir obtenu la Légion d’honneur, il est brillamment élu à l’Académie des Belles-Lettres en 1858. La maladie de sa femme puis sa



“LE BARDE” AU SEIN DE SA FAMILLE

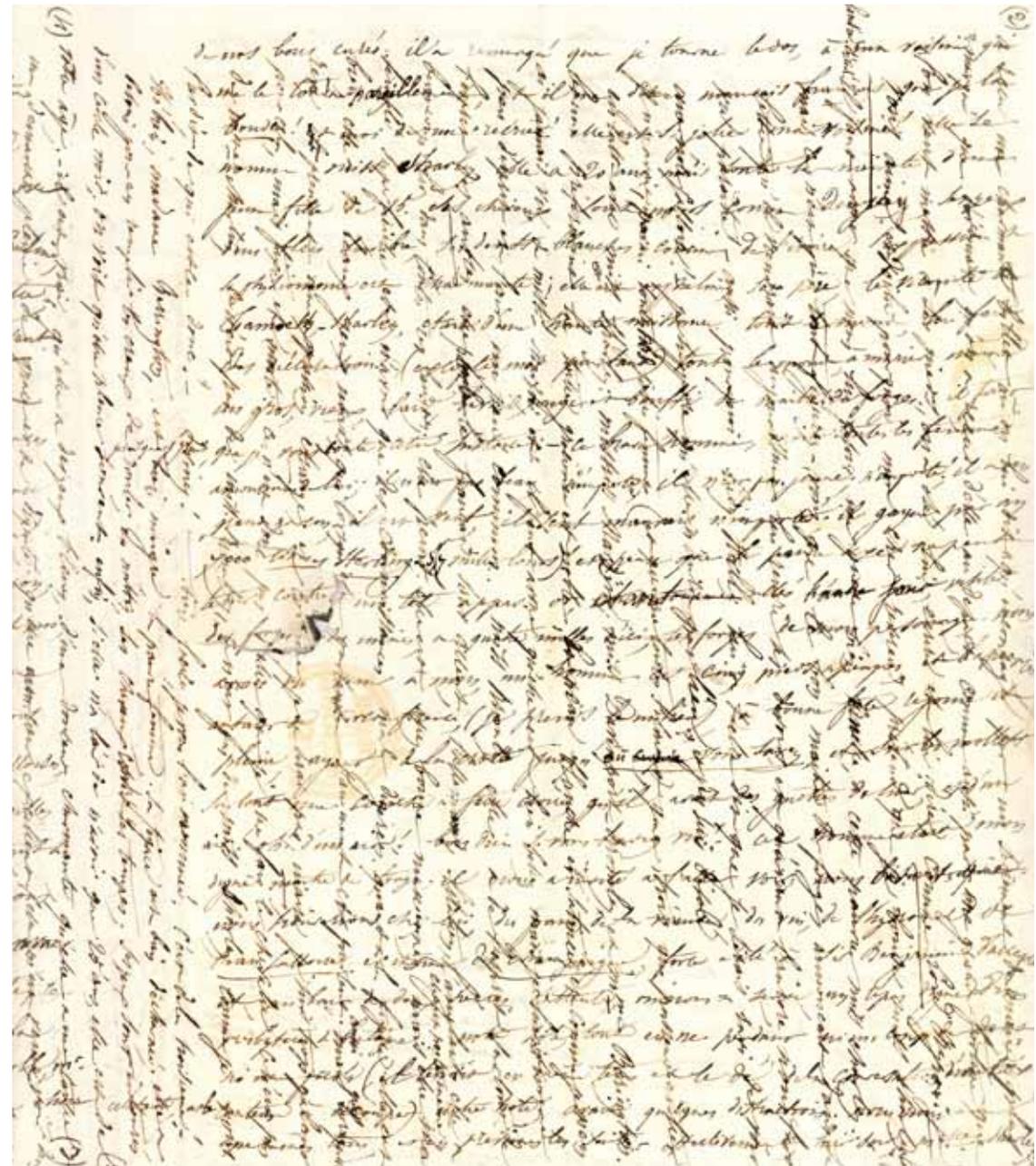
Nous sommes aujourd’hui plus de 500 descendants de Théodore de La Villemarqué. Pour nous, il n’est pas un lointain ancêtre, c’est plutôt un grand-père. Le père de mes cousins Kergos a été son filleul. Quand mon père en parlait, il l’appelait « *Tad-kozh* ».

Il n’est pas si courant d’avoir un aïeul membre de l’Institut. Chaque famille tient à posséder un portrait de lui. Son œuvre et le rayonnement qu’il a eu nous laissent un sentiment de fierté. Ses descendants qui viennent en Bretagne s’ils n’y habitent pas, ont tous le *Barzaz-Breiz* chez eux, le relisent, en parlent et le donnent à leur enfants.

Pour ce qui est de l’authenticité du *Barzaz-Breiz*, depuis la mort du barde, toute sa famille s’est sentie solidaire et n’a pas souhaité s’engager dans une polémique qui nous paraissait injustifiée. On sait qu’avant de collecter lui-même, il a profité du travail de sa mère, la Dame de Nizon. Nous avons été choqués quand on a dit qu’il avait inventé les chants du *Barzaz-Breiz*. C’est pourquoi nous savons gré à Donatien Laurent qui, par sa thèse sur les carnets de collecte heureusement retrouvés à Keransker, a complètement réhabilité notre ancêtre.

— GUY DE LA VILLEMARQUÉ

La Villemarqué collectant.
Ernest Boyer



Lettre de La Villemarqué à son père

disparition en 1870 s’ajoutant à une controverse de plus en plus vive sur l’authenticité des chants du *Barzaz-Breiz*, à partir de 1867, le conduisent à prendre du recul. Il ne reviendra sur le devant de la scène qu’en 1876. D’une grande curiosité, La Villemarqué s’est intéressé à l’archéologie, à l’histoire, et a activement participé au développement de l’Association Bretonne dont il dirigera

la classe d’archéologie, à celle de la Société archéologique du Finistère, qu’il présidera de 1876 à sa mort en 1895. Il s’investit par ailleurs très tôt dans les Conférences Saint-Vincent de Paul fondées par son ami Frédéric Ozanam et s’essayera fugitivement à la politique en se présentant sans succès aux élections de 1849. — FAÑCH POSTIC



Chambre de l'Angel Hotel d'Abergavenny... au-dessus de la salle où avaient lieu les festivités de l'Eisteddfod

Un voyage du XIX^e siècle

LA VILLEMARQUÉ fait partie de cette élite aristocratique du début du XIX^e siècle, qui peut se permettre de voyager pour le plaisir : il est fortuné, a du temps libre, sans aucun doute le goût de la découverte et l'enthousiasme de la jeunesse, ainsi que la possibilité de recourir à des moyens de transport facilitant le déplacement – même si à l'époque, les routes sont mauvaises, et le train encore inexistant en Bretagne. La Villemarqué, véritable "touriste" ?

Ce sont les Britanniques qui les premiers "inventent" le tourisme. Afin de compléter leur éducation et fuir le mauvais temps du pays, les jeunes aristocrates effectuaient le "Grand

Tour of Europe", pour découvrir des lieux à intérêt culturel et esthétique. L'Italie, ainsi que les capitales telles que Vienne et Paris étaient très prisées pour leur architecture et leur collections artistiques et archéologiques. Par la suite, la campagne et la montagne, dont les paysages sont célébrés par les poètes, attirent tout autant ces premiers touristes.

Le voyage de La Villemarqué, bien que justifié officiellement par sa mission pour le ministère de l'Instruction publique, est un voyage d'agrément et d'initiation pour ce jeune homme, dont le regard se fait parfois bien plus candide que critique. Contrairement à ses contemporains, il ne relie pas les capitales, mais effectue un trajet moins habituel, en partant de Bretagne et en se rendant au pays de Galles. La route est mauvaise, les transports incommodes – notamment les omnibus à chevaux et autres diligences, où l'on partage l'ennui et la poussière des chemins avec des voyageurs de toutes sortes. D'ailleurs, ne pas s'enquérir de la santé d'un voyageur lorsqu'il arrive à destination, que ce soit de vive voix ou bien dans une lettre, serait un manque incontestable de savoir-vivre.



Pour l'hébergement, il est d'usage de profiter de l'hospitalité de gens à qui l'on est recommandé. Ainsi, La Villemarqué ne dort presque pas à l'hôtel et jouit d'un accueil chaleureux et digne d'un prince, dans des demeures au luxe inouï. Peu loquace sur son travail, sa correspondance, d'une grande précision, fait surtout état des occupations plaisantes de son séjour : « *je passe la plus grande partie de mon temps en visites. J'ai des invitations par-dessus la tête !* ». Un emploi du temps en somme très... touristique !

— ELISE PETIT

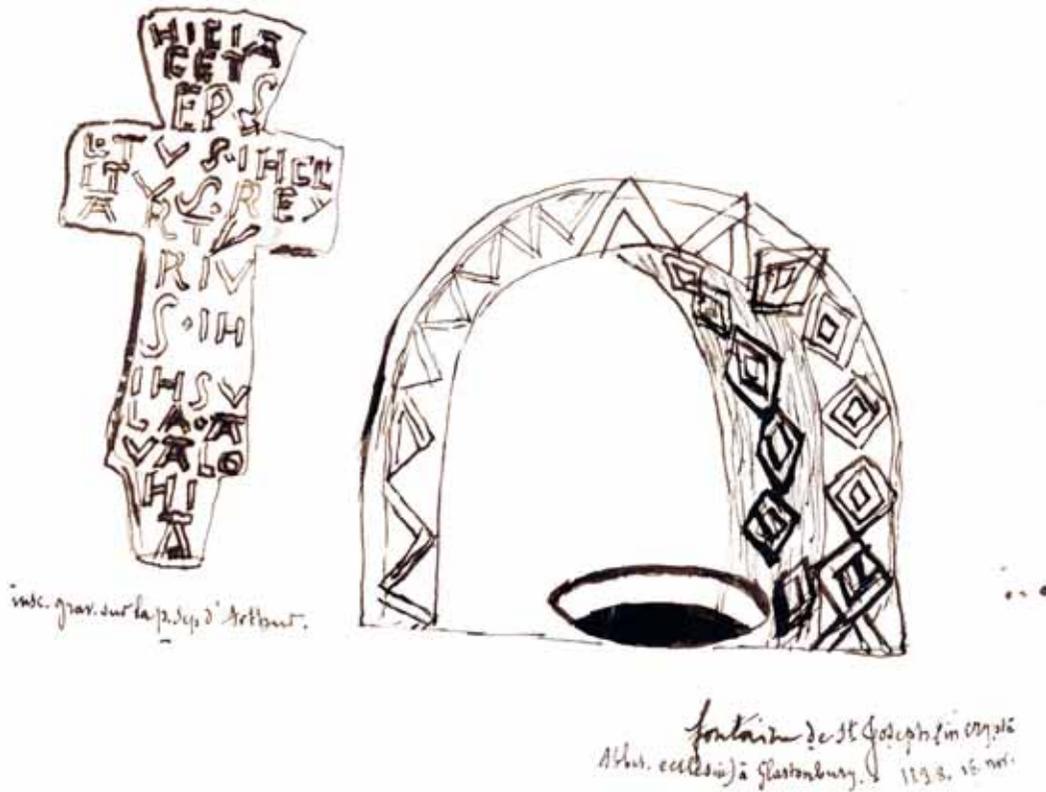
DANS LES PAS DE THÉODORE DE LA VILLEMARQUÉ

Un voyage au pays de Galles dans les pas de Théodore de La Villemarqué, c'est d'abord une plongée dans sa correspondance. Des lettres aux descriptions précises et aux impressions fortes, dont l'imagination s'empare sans peine. On en vient à rêver le voyage avant même d'avoir mis le pied outre-manche. Et dès l'embarquement à bord du ferry qui relie Saint-Malo à l'Angleterre, ces souvenirs d'un autre, l'image qu'on s'en était fait se mêlent à la réalité. Car c'est bien de cela qu'il s'agit, d'un va-et-vient permanent entre ce que l'on a lu, ce

que l'on a rêvé et ce que l'on vit. Comme Théodore, on s'émerveille à Stonehenge et à Glastonbury, on goûte à l'hospitalité galloise et à des traditions bien ancrées, on rencontre des érudits enthousiastes engagés dans l'étude et la préservation de leur culture. Mais même en suivant La Villemarqué à la trace, on vit un voyage bien différent dans un pays qui n'a rien à voir avec celui de 1838. On cherche derrière les bâtiments d'une usine moderne le souvenir des dantesques aciéries qui l'ont impressionné. Plus loin, le château merveilleux

qui l'a accueilli a disparu sous de foisonnantes fougères. Dans le salon de cet autre où eût lieu jadis sa rencontre romantique avec une jeune et belle harpiste, travaillent aujourd'hui des employés penchés sur des ordinateurs. Des réalités qui peuvent paraître triviales mais qui prennent une tout autre saveur quand on sait qu'un jeune Breton s'est tenu ici même 170 ans plus tôt, qu'il a vibré comme vous et que c'est à lui que vous devez cette façon unique de découvrir le pays de Galles.

— LAURENT GONTIER



Pèlerinage en terre celtique

« J'emporte de la terre, prise sous l'autel de Stonehenge, j'en emporte aussi du cimetière de Glastonbury, j'emporte une fiole d'eau de la fontaine sainte... »

PENDANT SON SÉJOUR, La Villemarqué se rend à Stonehenge et Glastonbury, deux sites incontournables considérés comme les vestiges de la civilisation celte, pour laquelle naît, en ce début de XIX^e siècle, une très grande admiration. Fouler le sol de Stonehenge, prélever un peu d'eau de la fontaine de Glastonbury, la visite a tout du véritable pèlerinage. La *celtomanie* puise ses origines dans le travail des érudits du XVIII^e siècle : parmi eux, des antiquaires anglais attribuent la construction des mégalithes au génie celte. À la même époque, le poète écossais MacPherson publie les *Poèmes*

d'Ossian, le manuscrit d'un ancien barde qu'il aurait miraculeusement retrouvé. Malgré les doutes sur l'authenticité du document, le public se passionne très vite pour ces vers teintés de barbarie. Avec l'éveil des nationalismes en Europe et la nouvelle sensibilité romantique – amour de la nature, des ruines et du pittoresque – cette passion s'amplifie.

Les *celtomanes* – historiens, écrivains, voyageurs – se mettent en quête de traces pouvant les éclairer sur les mœurs et la religion des Celtes, et ce n'est pas la supercherie de MacPherson, alors avérée, qui entamerait leur enthousiasme. Ils se

délectent de la découverte des mégalithes, ruines imposantes qui ne peuvent qu'être l'œuvre du génie celtique. Pour eux, les dolmens sont des vestiges matériels de pratiques religieuses druidiques fondées sur la nature et sur le sacrifice humain. Stonehenge, dont le remarquable alignement avec les mouvements du soleil et de la lune est incontestable, passe pour « un temple

dédié au soleil ». Glastonbury serait également dédié au culte de Bel, dieu solaire des Celtes. L'imagerie élaborée autour de ce peuple présente ce dernier comme civilisé, très proche de la nature, et en même temps adepte de pratiques cruelles. La figure du druide, elle-même paradoxale, est essentielle : c'est le sage, celui qui détient le savoir, c'est aussi celui qui sacrifie.

« ... de Stonehenge, nous sommes allés visiter les ruines d'un autre monument dont l'enceinte était aussi, jadis, un lieu consacré par la religion druidique, et l'on a bâti une église magnifique, la plus belle et la plus ancienne Abbaye d'Angleterre : Glastonbury. J'emporte de l'eau de la fontaine druidique qui coule dans la chapelle souterraine et de la terre du cimetière où ont été enterrés (...) St David, St Patrice, et le roi Arthur, dont on m'a montré la tombe de pierre trouvée dans le 12^e siècle à 7 pieds de profondeur. – L'île où est situé Glastonbury se nommait jadis, et se nomme encore l'île d'Avalon, ou l'île des pommes. C'était l'Elysée des druides et je m'en étonne pas ; c'est un immense verger, vert, frais, à l'abri des vents et où le climat est charmant. »

Ci contre :
Dessin de la pierre
tombale d'Arthur
et de la fontaine de
Joseph d'Arimathie,
à Glastonbury.
La Villemarqué

Ci dessus :
Glastonbury

Lettre à sa mère, le 28 novembre 1838.

Comme le précise La Villemarqué, Glastonbury était « l'Elysée des druides », autrement dit l'île mythique d'Avalon.

C'est d'ailleurs en ce lieu que l'admiration pour les Celtes rencontre l'intérêt que La Villemarqué et ses contemporains portent au légendaire arthurien : en effet, Glastonbury, fort d'une tradition religieuse pérenne, est consacré comme « cimetière des rois et saints bretons », lieu de sépulture d'Arthur lui-même, selon des récits médiévaux. Or, Arthur est une figure symbolique dans la construction de l'identité des Bretons d'Armorique et d'Outre-Manche, représentant une certaine supériorité sur l'envahisseur saxon. À la fin du XIX^e siècle, les premières fouilles archéologiques mettent à mal les spéculations des celtomanes : les Celtes ne sont plus les ingénieux constructeurs de Stonehenge, qui par ailleurs n'a jamais servi pour les cérémonies druidiques... Source d'information fiable, l'archéologie suggère peu à peu une autre utilisation des mégalithes, plus ancienne, et bien loin de ce que pouvait imaginer La Villemarqué. Edifiés par les peuples plus anciens (néolithique) ils sont associés à des pratiques funéraires et non sacrificielles. Les dolmens sont en réalité les restes de structures plus importantes formant des tombeaux, à l'origine recouvertes de terre, les tumulus.

Stonehenge, dont l'utilisation rituelle a été confirmée, a été précisément abandonné au moment où les Celtes s'installaient en Grande-Bretagne.

En revanche, le site de Glastonbury est occupé par les Celtes dès le III^e siècle avant J.-C. : le culte de Bel et la présence d'un collège druidique y sont avérés. Christianisé vers le V^e siècle, le site témoigne d'une remarquable continuité religieuse jusqu'au XV^e siècle. C'est au XII^e siècle que les occupants du monastère, sur l'ordre du roi Henri II Plantagenêt, fouillent le cimetière et y « découvrent » le tombeau d'Arthur. Une manière de calmer les sujets bretons quelque peu agités en éteignant leur espoir de retour du souverain. — ÉLISE PETIT



Landscape

La tombe d'Arthur.
Entresol

Les intérêts de l'aristocratie galloise

«Le lord s'y assoit à côté du barde tailleur ou savetier, et la noble lady, vêtue du costume national, y prend place auprès de la femme ou de la fille du pauvre joueur de harpe, qui pleure de joie en l'entendant lui adresser familièrement la parole dans la chère et sainte langue de leurs communs aïeux. Le peuple du pays de Galles est en effet d'autant plus attaché à son aristocratie que cette aristocratie comprend mieux ses devoirs et a plus à cœur de lui prouver qu'elle veut partager avec lui des biens plus précieux que les fruits grossiers de la terre.»

Rapport au ministre de l'Instruction publique publié dans *Le Clocher Breton* en 1906

LUI-MÊME de famille noble, et tenant beaucoup à l'idée d'une aristocratie généreuse et bienveillante, La Villemarqué se trouva bien à l'aise (quoique souvent très impressionné) dans le cercle béni des *lords* et *ladies* du sud du pays de Galles. Mais déjà en 1838 la noblesse galloise était moins une question de généalogie que d'industrie : Benjamin Hall (mari de la célèbre Lady Llanover) et Josiah John Guest (mari de Lady Charlotte) venaient tous deux de recevoir le titre de baronnet l'année même de la visite de La Villemarqué. Ce furent donc les nouveaux-riches, les capitaines d'industrie, plutôt que les descendants des vieilles familles galloises qui financèrent et motivèrent le renouveau culturel ; dans la génération précédente on trouvait les vrais défenseurs de la langue et de la littérature galloise parmi les commerçants et les artisans galloisants de Londres. D'après le maçon-barde Edward Williams, écrivant dans les années 1800 : «*l'Amor Patriae ne touche plus à l'esprit des familles qu'on vénérât pendant des siècles comme les descendants et représentants de leurs chers Princes*».

Si l'aristocratie galloise de l'époque se révèle donc à la fois moins noble, et moins "galloise" (Augusta Hall, tout comme Charlotte Guest, était de souche anglaise et ne parlait pas bien le gallois) qu'on ne croirait en admirant les tableaux vivants de La Villemarqué, elle n'en était pas moins paternaliste.



L'infatigable Lady Llanover s'intéressait avec passion à la vie et à l'éducation des pauvres de sa paroisse. Elle fondait des écoles, se faisait du souci pour leur santé (elle bannissait les pubs de ses propriétés). Même son enthousiasme pour le costume dit traditionnel vient en partie d'une volonté de soutien à l'économie paysanne : c'était un essai pour persuader le peuple de s'habiller en toile de laine galloise plutôt qu'en cotons importés. Sir John Guest, lui, dirigeait le travail et réglait la vie quotidienne de milliers et milliers d'ouvriers dans ses usines et ses fonderies (en 1849, il avait environ 12 000 employés). Lui et sa femme se préoccupaient de l'amélioration de leurs conditions de vie, fondant des écoles (dont une école pour les adultes), une bibliothèque et des églises. Dans la ville de Merthyr, alors en pleine expansion, ils subventionnaient des dizaines de projets municipaux, du chemin de fer jusqu'à la mairie. Il existait quand même des tensions profondes entre riches et pauvres dans ce paysage industriel nouveau. Quelques mois seulement après le départ de La Villemarqué, en novembre 1839, le mouvement des Chartists (une association d'ouvriers qui s'étendait à travers la Grande Bretagne) organisa une manifestation dans la ville de Newport. L'affaire fut sanglante, avec plus d'une vingtaine de morts. Plusieurs des marcheurs venaient des forges de Sir John Guest à Dowlais et Cyfarthfa. Le «*peuple du pays de Galles*» n'était peut-être pas si «*attaché à son aristocratie*» que cela...

— MARY-ANN CONSTANTINE



Lady Llanover
Singleton Abbey,
Swansea.
Salle haute
Château de Llanover



The Dowlais Iron Company. 1840. Aquarelle de George Childs

« La nuit toutes ces fournaies allumées à la ronde sont du plus magnifique effet; on dirait quatorze maisons en flammes. J'ai passé, hier soir, une heure à ma fenêtre, jouissant de ce spectacle extraordinaire et quand vous êtes couché, que les doubles contours de vos rideaux vous rendent ombres que les fournaies dissipent à plusieurs miles d'elles, au bruit sourd et grinçant des machines, qui par moment semble s'éloigner et s'éteindre, puis se rapproche, gronde et mugit dans le flanc des montagnes, vous croiriez entendre les flots de la mer. »

Lettre à son père, Dowlais, le 22 décembre 1838

L'industrialisation du pays de Galles

LA VILLEMARQUÉ avait raison d'être impressionné par les fournaies de son hôte, Sir John Guest. Mais ce qu'il admirait en tant que "spectacle" de sa fenêtre était devenu réalité quotidienne pour des milliers d'ouvriers dans le sud du pays de Galles, et ceci avec une rapidité formidable. Dès les années 1830, la région de Merthyr Tydfil se transformait en un des premiers lieux d'industrie du monde, avec des dizaines de fournaies, des usines sidé-

rurgiques et des mines de charbon – sans parler des développements nécessaires de l'infrastructure, les routes, les canaux et les chemins de fer. En 1840, il y avait dix-huit fournaies à Dowlais, douze à Cyfarthfa, huit à Plymouth et encore six à Pen-y-Darren. À Dowlais, on employait un millier de mineurs de charbon (produisant chaque jour quelques 1400 tonnes), un millier de mineurs de fer et encore 2 500 ouvriers à l'usine sidérurgique, produisant ferronnerie, matériel de

guerre, rails, etc. Dès 1857, John Guest était, dit-on, patron de la plus grande main d'œuvre du monde. Le succès du charbon gallois attirait d'autres industries aux alentours : les poteries de Swansea, l'étain à Pontypool, ou les usines de cuivre établies par la famille Vivian – qui eurent aussi la visite du jeune Breton.

Cette croissance subite eut des conséquences profondes non seulement sur le paysage du Gwent et du Glamorgan avec ses vallons boisés creusés par des ruisseaux, mais aussi sur sa population. De plus en plus, les usines attirèrent une main d'œuvre venant de tout le Royaume-Uni, et les nouveaux venus non-gallois ne pouvaient qu'accélérer la fragmentation de la langue et des communautés traditionnelles. Les habitations d'ouvriers qui s'étendaient souvent de façon anarchique autour des mines, se trouvèrent loin des centres de commerce : les maisons étaient

souvent mal construites et malsaines. Guest, comme sa femme, se souciait bien des conditions de vie de ses employés, mais le problème devint énorme : les émeutes chartistes de 1839 en furent une conséquence inévitable.

En bref, et pour citer les mots de l'historien Prys Morgan, la révolution industrielle galloise vint d'un coup, et de façon radicale, transformant un pays qui fut parmi les plus pauvres de l'Europe en un des plus riches ; elle catapultait le peuple inopinément de l'état pastoral à l'état industriel, avec des conséquences politiques assez graves. Il y a donc une certaine ironie dans le fait que les activités culturelles du cercle Llanover-Guest – efforts qui avaient pour but la sauvegarde et la conservation d'une manière de vivre en voie de disparition – étaient largement subventionnées par leurs activités industrielles.

— MARY-ANN CONSTANTINE

Friches industrielles



L' Eisteddfod et le Gorsedd

L'INITIATION de La Villemarqué en tant que barde au milieu d'un "cercle de pierres mystiques" à l' *Eisteddfod* d'Abergavenny fut, à n'en pas douter, l'un des moments les plus émouvants de sa vie. Le "frisson religieux" qu'il éprouva au cours de la cérémonie venait en grande partie de ce qu'il était persuadé de prendre part à un rituel multiséculaire remontant au temps des premiers poètes gallois (ou bretons, comme il aimait à le penser) connus, Taliesin et Myrddin. En réalité, l'impressionnant rituel d'initiation bardique remontait à... 1792, date à laquelle Iolo Morganwg, le maçon visionnaire originaire du Glamorgan, l'instaura pour la première fois sur Primrose Hill, au centre de Londres. Un demi-siècle plus tard, en 1838, cette cérémonie néo-druidique baptisée *Gorsedd*, que tout le monde croyait ancienne, faisait partie intégrante des festivités de l' *Eisteddfod* à laquelle assista La Villemarqué et, aujourd'hui encore, elle est l'un des temps forts de ce grand rendez-vous annuel de la culture galloise.

Si le *Gorsedd* (le mot signifie "trône") relève bien de la catégorie des traditions nationales inventées, l'historique de l' *Eisteddfod* est, lui, plus complexe. On sait que des concours de poésie et de musique ou *eisteddfodau* ("sessions") se sont tenus au pays de Galles dès 1170 au moins. Ils permettaient non seulement aux poètes et musiciens de rivaliser de talent mais aussi à la guilde des poètes professionnels de se réunir et d'instaurer des règles en son sein. D'importantes *eisteddfodau* eurent lieu en 1450 (à Carmarthen) ou encore en 1523 et 1567 (à Caerwys). Au XVII^e siècle, cependant, l'ordre bardique est déjà largement tombé en désuétude. Au siècle suivant, avec la disparition complète des poètes de cour professionnels, ces rencontres poétiques ne sont plus que des événements locaux sans grande ambition. Il faut attendre la fin du siècle, alors que se font sentir les premiers signes

L'Eisteddfod national
2008

Défilé
de l'Eisteddfod
d'Abergavenny.
1845



«Je suis barde maintenant, vraiment barde ! barde-titré !! et j'ai été reçu selon les anciens rites des V^e et VI^e siècles, qui se sont transmis jusqu'à nous. On m'a fait jurer sur l'épée nue, et on m'a attaché au bras droit le ruban bleu de l'initiation, qui est la couleur des bardes. C'est mon chant qui m'a valu cet honneur, dont je suis tout fier.»

Lettre à son père, Dowlais, le 5 novembre 1838

d'un regain d'intérêt pour la langue et la culture galloises, pour que les sociétés galloises (*Welsh societies*) qui voient alors le jour, essentiellement à Londres, se mettent en tête de tenter de redonner vie à l'idée d'eisteddfod à l'échelle du pays de Galles tout entier. La toute première de ces *eisteddfodau* nouvelle manière sera celle qui se tiendra à Corwen en 1789. Au fil des ans, elles vont gagner en importance pour devenir d'authentiques lieux de rencontre et de diffusion pour la poésie et la musique galloises.

Dans les années 1830, l'épicentre de l'activité culturelle galloise s'est déplacé vers le Sud. D'autre part, ce sont désormais moins les artisans que l'aristocratie et le clergé qui s'y investissent. Les *eisteddfodau*, désormais associées à la *Cymreigyddion Society* d'Abergavenny sont

connues pour leurs pompes et leur splendeur. Les journaux parlent à propos de l' *Eisteddfod* de 1838 d'une grande procession longue de plus de quatre kilomètres avec un cortège de bardes et de druides en grand apparat et une débauche de bannières et de symboles (dont un poireau géant de deux mètres de haut !) proclamant d'un seul élan leur loyauté au pays de Galles et à la Couronne britannique.

Pas étonnant, dans ces conditions, que La Villemarqué ait eu le sentiment de séjourner dans un pays où la langue et les anciennes coutumes étaient vénérées et célébrées à tous les échelons de la société. Ce qu'il ne pouvait voir, c'est combien les fondations sur lesquelles reposait tout l'édifice étaient précaires...

— MARY-ANN CONSTANTINE



Danser au son de la harpe

Le renouveau culturel gallois

LORSQUE La Villemarqué découvre le Sud du pays de Galles, la région est en pleine effervescence sur le plan culturel, au beau milieu de ce qu'on pourrait appeler la seconde phase du "grand regain" entamé à la fin du XVIII^e siècle. La première phase, qui eut Londres pour foyer, avait surtout consisté, sous les auspices de diverses sociétés savantes (*London Welsh Societies, Gwyneddigion et Cymmrodorion*), à sauver ce qui pouvait encore l'être, notamment d'anciens manuscrits qu'une aristocratie qui avait cessé de s'intéresser au patrimoine gallois avait laissé pourrir dans des bibliothèques privées. Le fruit de ce travail de redécouverte et de sauvegarde fut rassemblé dans les trois volumineux tomes de la *Myvyrian Archaiology of Wales* (1801 - 1807). Mais ce travail de « reconquête » ne s'arrêta pas là : les concours de poésie et de musique (*eisteddfodau*) reprirent de plus belle dans les années 1790 après des siècles de déclin. Edward Jones fit paraître en 1782 ses *Musical and Poetical Relicks of the Welsh Bards*. Plusieurs dictionnaires

virent le jour, qui étaient souvent l'œuvre de toute une vie de labeur consacrée à une langue injustement oubliée que d'aucuns disaient la plus "ancienne" et la plus "pure" d'Europe. Nombre de ces textes fondateurs sont du reste cités en note dans le *Barzaz-Breiz*, et il ne fait pas de doute que La Villemarqué en eut connaissance avant même d'entreprendre son voyage.

Le dévouement et la sincérité de cette première génération de "sauveteurs" du patrimoine gallois ne fait aucun doute : des hommes comme Owen Jones, William Owen Pughe ou encore Edward Williams donnèrent de leur temps et de leur énergie sans compter. Pourtant, ils laissent un héritage qui n'est pas dénué d'ambiguïté. C'est que l'enthousiasme que leur inspirait le passé s'accommodait mal de la prudence dont il aurait convenu de faire preuve vis à vis des sources... On pense bien sûr en premier lieu au travail d'Edward Williams, plus connu sous son bardique de « Iolo Morganwg ». Sa vision néo-druidique de la tradition littéraire galloise, comme la cérémonie

d'initiation druidique (*Gorsedd*) qu'il inventa de toutes pièces, allaient faire partie intégrante de l'image du passé dont la génération suivante de "sauveteurs" de la culture galloise allait hériter et qu'elle allait promouvoir avec un enthousiasme qui ne le cédait en rien à celui qui anima ces pionniers.

Cette seconde génération comprend, bien sûr, le propre fils de Iolo, Taliesin Williams, qui joua un rôle de tout premier plan dans l'*Eisteddfod* d'Abergavenny (1838) et qui fit à La Villemarqué l'honneur de l'inviter à devenir membre de la *Welsh Society* basée à Merthyr Tydfil. A vrai dire, le jeune Breton



rencontrera à peu près tous les principaux acteurs de cette seconde phase du renouveau gallois, à commencer par celle qui fut son premier hôte, Augusta Hall (Lady Llanover). Grâce à sa fortune et à son énergie, celle-ci put contribuer à l'organisation des premiers *eisteddfodau* et doter certains des prix. L'intérêt qu'elle portait aux costumes traditionnels façonna définitivement l'idée que les Gallois se firent (et se font encore) de leur "costume national". Avec l'infatigable Révérend Thomas Price, elle plaida

le droit pour les Gallois de disposer d'un accès à l'éducation, à la santé et à la justice dans leur propre langue. Price, homme de talent et d'une grande amabilité, était l'un des plus actifs de ces "militants", toujours prêt à aider à organiser tel événement, à relire telle traduction de Lady Charlotte Guest pour les *Mabinogion*, à veiller au bien-être de la "délégation bretonne", qui l'intéressait grandement. Mais c'est avec le poète Tegid (alias Révérend John Jones), que l'auteur du *Barzaz-Breiz* semble surtout s'être lié d'amitié. Tegid recopia même pour lui le manuscrit de *Peredur*, l'un des contes des *Mabinogion*. Entre eux, prétend La Villemarqué, ils parlaient un mélange de gallois et de breton « car, ajoute-t-il, nous nous entendons à merveille ce Gallois et moi ».

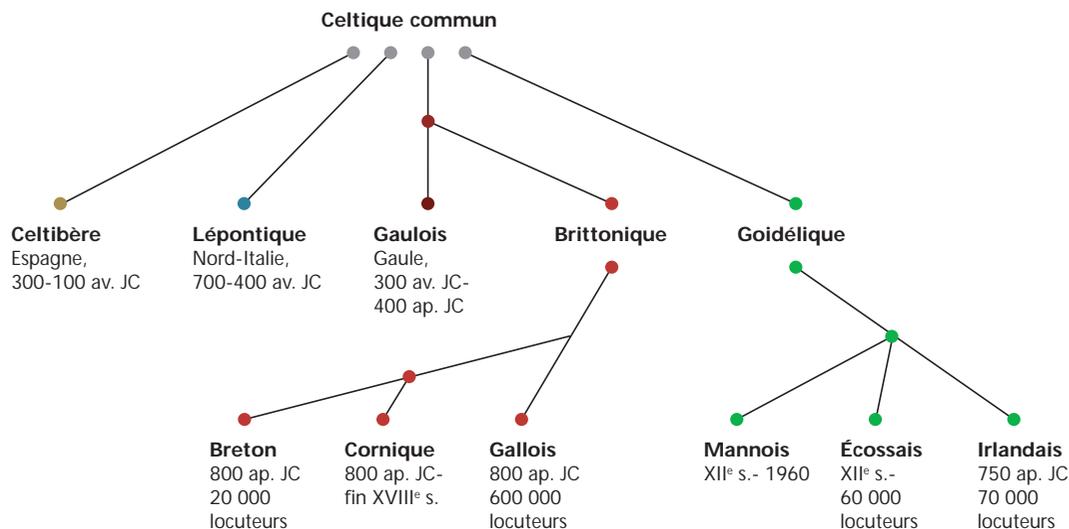
Le voyage de La Villemarqué au pays de Galles n'aurait pas pu tomber à un meilleur moment. Il se trouva en effet comme par miracle au beau milieu d'un groupe de personnes décidées à tout faire pour préserver la langue et la culture galloises et disposant des moyens pour tenter d'y parvenir. Le contraste entre cette situation et celle de la Bretagne fut pour lui un choc. Mais de ce choc, il tira aussi sans doute une partie de son inspiration future...

— MARY-ANN CONSTANTINE

Bretagne / pays de Galles, un héritage linguistique et culturel commun

LES ÉTUDES CELTIQUES (histoire, linguistique, littérature) ont permis de montrer l'héritage culturel commun entre la Bretagne, le pays de Galles et la Cornouailles britannique.

Les langues celtiques font partie des langues indo-européennes. À partir du celtique commun, on distingue le celtique continental (attesté à date antique) et le celtique insulaire (époques médiévale et moderne). Le celtique continental comprend le celtibère, le lépontique et le gaulois. Le celtique insulaire est divisé en deux groupes : le goidélique et le brittonique (apparenté au gaulois). Il est parlé dans les Îles Britanniques, puis en Armorique à partir des émigrations bretonnes (IV^e-VI^e siècles), période à laquelle on suppose que le gaulois est encore vivant.



« Il s'est trouvé que par le plus étrange hasard, que non seulement les paroles de mon chant breton composé pour la fête ont été parfaitement entendues de tous les Gallois, qui y ont trouvé tous les mots de leur langue, mais encore que l'air breton est populaire dans le pays de Galles : cela a beaucoup contribué à son immense succès. En ce moment on le réimprime ; la première édition est épuisée. – mon breton est entendu de tout le monde, les gens auxquels je ne puis parler français, je parle en breton ; j'ai eu des conversations dans cette langue, qui ont duré des heures. Je n'ai pas d'autre moyen de me faire entendre des bardes, qui pour la plupart ne savent ni français ni même anglais. mon discours de réception le jour du Gorsez, je l'ai prononcé en breton et si on n'a pas applaudi l'orateur, on a du moins applaudi le langage dont il s'est servi, à faire résonner les échos des montagnes. — Si vous saviez quels efforts font ici et le peuple et l'aristocratie galloise pour conserver la vieille langue et les vieilles mœurs ! c'est admirable ! — fait-on une quête pour les pauvres bardes pour leur acheter des harpes ? — tout de suite, en une heure, sept mille 500 francs ! — 300 liv. sterling ! on est bien loin de cela en Bretagne. C'est vrai que nous sommes moins riches, mais on pourrait du moins ne pas travailler à détruire les usages, les costumes et la langue ! »

Lettre à son père, Lannarth-Court, le 5 novembre 1838.

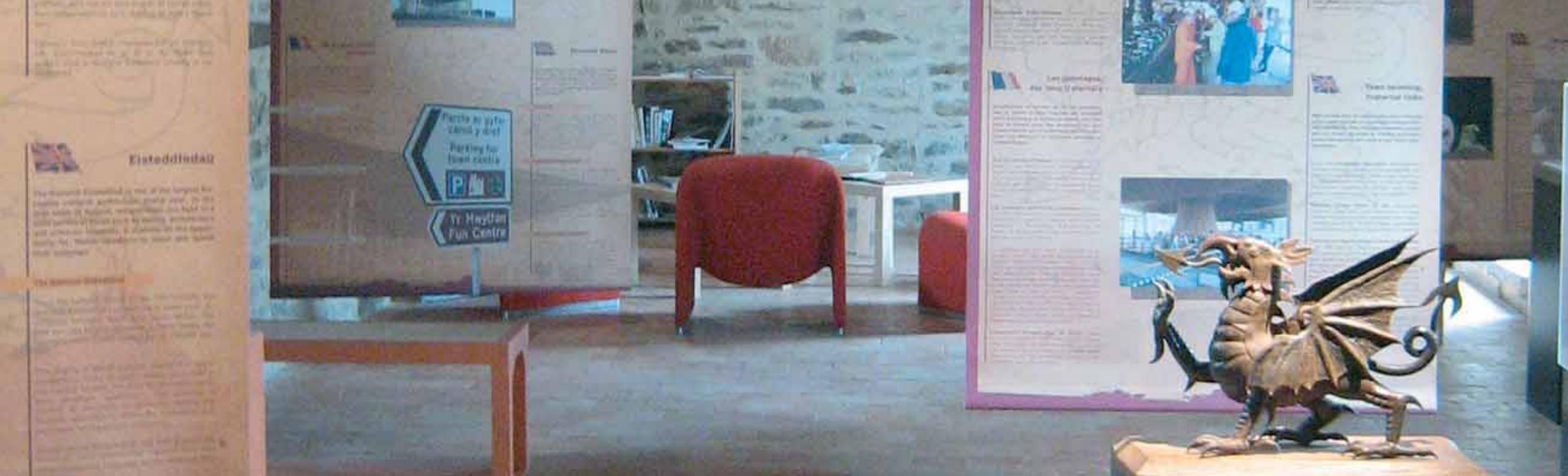
L'archéologie a établi l'existence de relations anciennes de part et d'autre de la Manche. Les sociétés brittoniques maintiennent cette continuité culturelle. Suite aux invasions vikings du IX^e siècle, les liens entre les différents royaumes brittoniques disparaissent peu à peu.

À la fin du XVIII^e siècle, des érudits britanniques redécouvrent leurs documents anciens et commencent à parler de « littératures celtiques ». En 1838, en voyage au pays de Galles, un jeune Breton va laisser sa marque dans le mouvement romantique qui prône la redécouverte des littératures nationales en Europe...

Aujourd'hui, les liens entre le pays de Galles et la Bretagne se renforcent et se diversifient, grâce, en particulier, au partenariat établi entre le Gouvernement gallois et la Région Bretagne (*Protocole de Coopération* signé en 2004). — DANIEL LE BRIS



Tempête sur la Severn. Caves



Bretagne et Pays de Galles : une coopération renforcée depuis 2004



COUSINES CELTES, Bretagne et pays de Galles ont en commun une partie de leur histoire, comme en témoigne cette exposition. Autre démonstration de cette proximité historique et culturelle et de l'intensité des relations entre Bretons et Gallois, les 44 jumelages de communes entre la Bretagne historique et le pays de Galles, dont 18 dans le Finistère. Mais les coopérations dépassent largement la seule dimension culturelle.

En 2004, les deux Régions se sont en effet engagées à renforcer leurs partenariats dans plusieurs domaines : culture et langue, formation, recherche, développement rural, activités maritimes, tourisme, santé, sport... Elles accompagnent ainsi les acteurs déjà investis dans des échanges, suscitent de nouvelles coopérations et encouragent également la mise en réseau de tous ces acteurs pour faciliter l'échange d'expériences et de nouvelles synergies, porteuses d'innovation et de créativité.

Aujourd'hui, par exemple, une dizaine d'établissements bretons d'enseignement supérieur ont un partenariat au pays de Galles, favorisant ainsi échanges d'étudiants et d'enseignants et col-

laborations scientifiques, comme par exemple entre le Centre de recherche bretonne et celtique de l'université de Bretagne Occidentale et le Centre for Advanced Welsh and Celtic Studies de l'université du pays de Galles qui ont participé aux travaux de recherche de cette exposition. Aujourd'hui aussi, Bretagne et pays de Galles mettent en commun leurs énergies au sein de réseaux européens autour des langues régionales, de la formation, par exemple. Aujourd'hui encore, elles collaborent ensemble au niveau mondial pour le développement durable et dans la lutte contre le réchauffement climatique. Les deux parcours mis en parallèle par le Manoir de Kernault symbolisent la nature de cette coopération puisant ses racines dans un passé lointain et sa vitalité dans des échanges toujours renouvelés.

C'est donc avec plaisir et grand intérêt que la Région Bretagne s'associe à cette initiative, dans un lieu que le Conseil régional accompagne, à travers son soutien à l'Établissement public de coopération culturelle *Chemins du patrimoine en Finistère* depuis sa création. Les actions de valorisation du patrimoine telles qu'elles sont ima-

ginées et mises en œuvre au sein de cet outil de gestion mutualisé très original, sont remarquables. Le patrimoine, perçu dans ses multiples dimensions, culturelle, sociale et parfois même environnementale, s'ancre ainsi dans l'identité culturelle et devient réellement le regard que porte une société sur son héritage.

Outre sa richesse et sa grande diversité, le patrimoine breton est aussi particulièrement bien réparti sur le territoire régional. Lorsque la Région accompagne les initiatives de conservation, de restauration et de valorisation de cet héritage, elle favorise le développement équilibré de la Bretagne ; elle en fait alors un réel outil au service des territoires, pour que "le Vieux pays de nos ancêtres" (*Bro gozh ma zadoù*, en breton et *HenWlad FyNhadau*, en gallois, hymne commun aux deux régions) soit un pont entre les générations et les peuples.

CHRISTIAN GUYONVARC'H
VICE-PRÉSIDENT CHARGÉ
DES AFFAIRES EUROPÉENNES
ET INTERNATIONALES

GEORGETTE BRÉARD
VICE-PRÉSIDENTE CHARGÉE
DU TOURISME
ET DU PATRIMOINE

Bibliographie

Hervé Abalain,

Histoire du pays de Galles,

Glisserot, 1993

Hervé Abalain,

Histoire des langues celtiques,

Glisserot, 1998

Mary-Ann Constantine,

The Truth against the World: Iolo

Morganwg and Romantic Forgery,

University of Wales Press, 2007

Barry Cunliffe,

Stonehenge,

ArMen n°91, janvier 1998

Théodore Hersart

de La Villemarqué,

Barzaz-Breiz, 1867

(première édition en 1839)

Korentin Falc'hun,

Glastonbury Tor,

ArMen n°160, sept-oct. 2007

Léon Fleuriot,

Les Origines de la Bretagne,

Payot, 1980

Prys Morgan,

The Tempus History of Wáles,

Tempus, 2001

Renan Pollès,

Mythes et mégalithes

au XIX^e siècle,

ArMen n°88, septembre 1997

Fañch Postic,

Premiers échanges interceltiques,

ArMen n°125, novembre 2001

Bernard Rio,

Avallon, paradis des Celtes,

ArMen n°138, janv.-fév. 2004

Les Quatre branches

du Mabinogi, d'après les anciens

textes gallois,

traduction de Joseph Loth,

Coop Breizh, 1992

CONCEPTION ET RÉALISATION DU PARCOURS « IMPRESSIONS DE VOYAGE »

L'exposition est réalisée par l'EPCC *Chemins du patrimoine en Finistère*.

Présidente

Armelle Huruguen

Directeur général

Philippe Ifri

Commissaire

Aurélie Le Déroff

Comité scientifique :

Fañch Postic,

Mary-Ann Constantine,

Guy de La Villemarqué,

Daniel Le Bris,

Jean-Yves Le Disez.

Scénographe

Céline Lyaudet

Carnettiste

Laurent Gontier

Sonorisateur

Erwan Martinerie

Montage

François Tessari

Médiation

Élise Petit

Un grand merci à Madame de La Villemarqué, à ceux qui ont reçu Laurent Gontier, en particulier Robyn Tomos, Gwyn Griffiths, Anne Griffiths et Prys Morgan, ainsi qu'au Comité de jumelage Plogonnec/Llandysul et au *Gorsedd* de Bretagne.

CONCEPTION ET RÉALISATION DU CARNET D'EXPOSITION

Coordination

Aurélie Le Déroff,

commissaire du parcours

"Impressions de voyage"

Traduction des textes *Le renouveau*

culturel gallois et Eisteddfod et

Gorsedd de Mary-Ann Constantine

par Jean-Yves Le Disez (CRBC)

Rédaction

Fañch Postic (Centre de Recherche Bretonne et Celtique, Brest) et

Mary-Ann Constantine (Centre for Advanced Welsh and Celtic Studies, Aberystwyth, pays de Galles)

travaillent tous deux sur le voyage

et la correspondance de Théodore

Hersart de La Villemarqué,

Guy de La Villemarqué,

descendant de Théodore et

Président des Amis de Kernault,

Laurent Gontier, carnettiste parti

dans les pas de La Villemarqué,

Elise Petit, médiatrice au Manoir

de Kernault,

Daniel Le Bris du Centre

de Recherche Bretonne

et Celtique, Brest,

Christian Guyonvarc'h,

Vice-président chargé des affaires

européennes et internationales

et **Georgette Bréard,**

Vice-présidente chargée

du tourisme et du patrimoine,

tous deux élus au Conseil régional

de Bretagne

Crédits images

Laurent Gontier, Céline Lyaudet,

Fonds La Villemarqué, Eisteddfod

national du pays de Galles,

Musée national du pays de Galles,

Gwent Record Office, Commission

Royale des Monuments Historiques

du pays de Galles, Fañch Postic

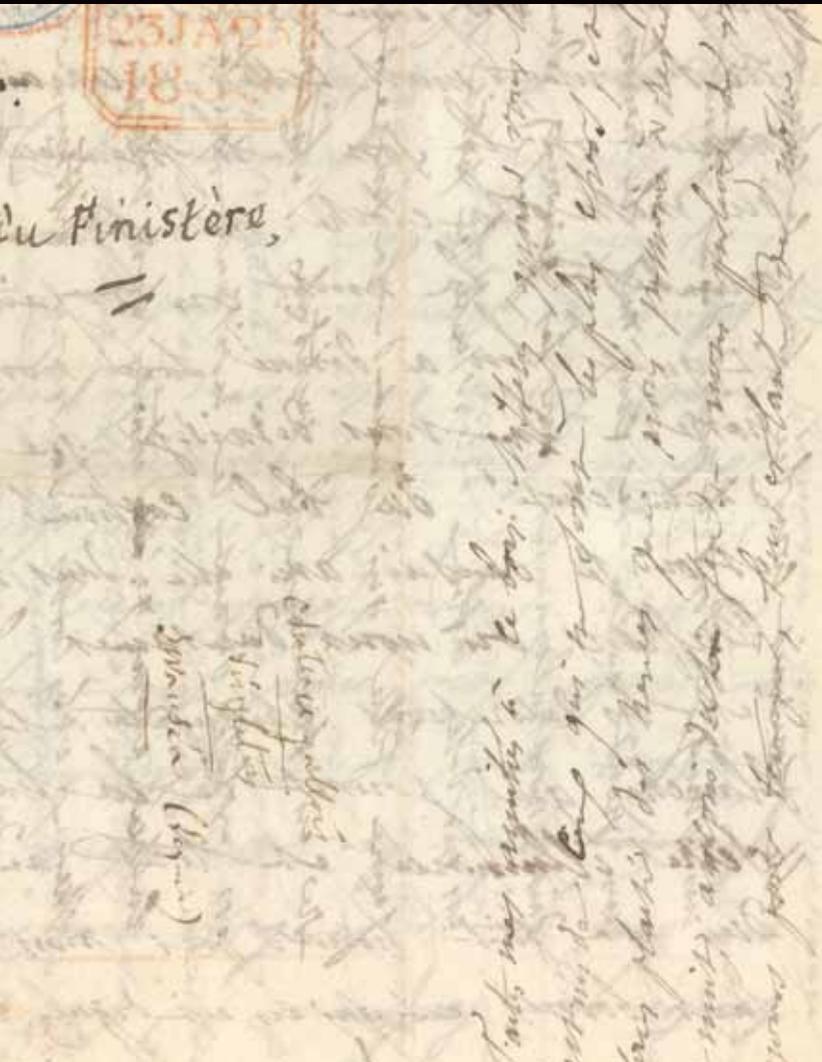
Graphisme

Rodhamine

Imprimeur

Cloître imprimeurs





Manoir de Kernault



Impressions de voyage 1838 2009

Un jeune Breton
au pays de Galles

Entre correspondances d'un fils
à ses parents et images d'un artiste
d'aujourd'hui.

Entre regard émerveillé sur un pays
de Galles en pleine effervescence au
XIX^e siècle et vision actuelle de cette
"terre celtique".

Entre mots intimes de l'auteur
du *Barzaz-Breiz* et atmosphères
capturées par le carnetiste
Laurent Gontier.

Dans un manoir breton propice à
l'imagination, marchez dans les pas
de Théodore de La Villemarqué,
collecteur de traditions orales,
et laissez-vous porter par l'univers
poétique de Laurent Gontier.

**«Nous voici enfin arrivés;
nous avons passé la Severn ce
matin et mis le pied sur le sol
du pays de Galles; oh! le beau
pays, mon cher papa»**

Théodore Hersart de la Villemarqué

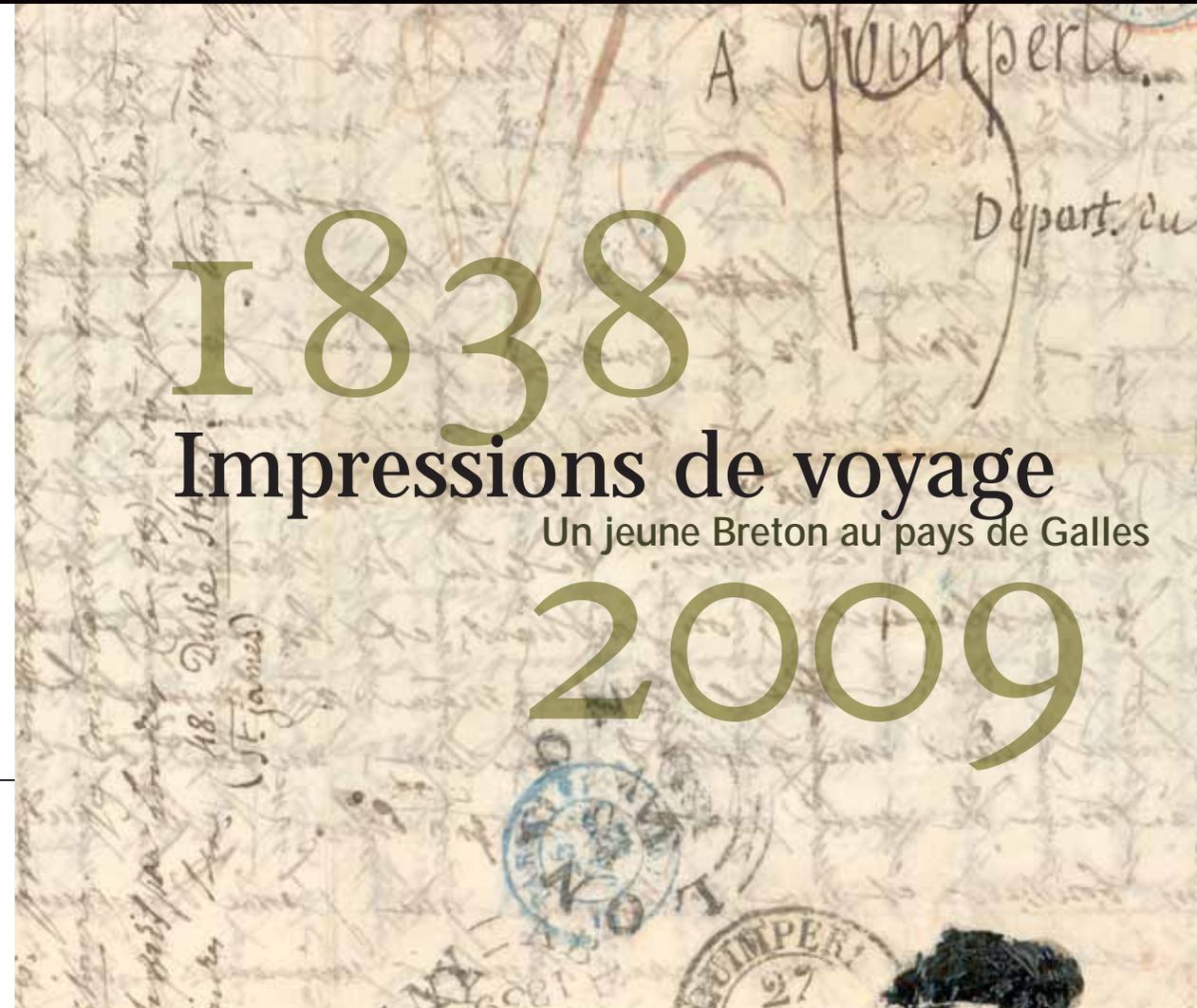
Dans la collection «carnet d'exposition»

- N°1 Vous avez dit bizarre?
Château de Kerjean, 2007
- N°2 La tête dans les étoiles!
Château de Kerjean, 2008
- N°3 Entrez dans la danse!
Château de Kerjean, 2009
- N°4 Impressions de voyage 1838-2009
Manoir de Kernault, 2009



Prix : 5 €

ISBN : 978-2-917219-01-0 - ISSN : 1958-9662



1838

Impressions de voyage

Un jeune Breton au pays de Galles

2009

Manoir de Kernault

